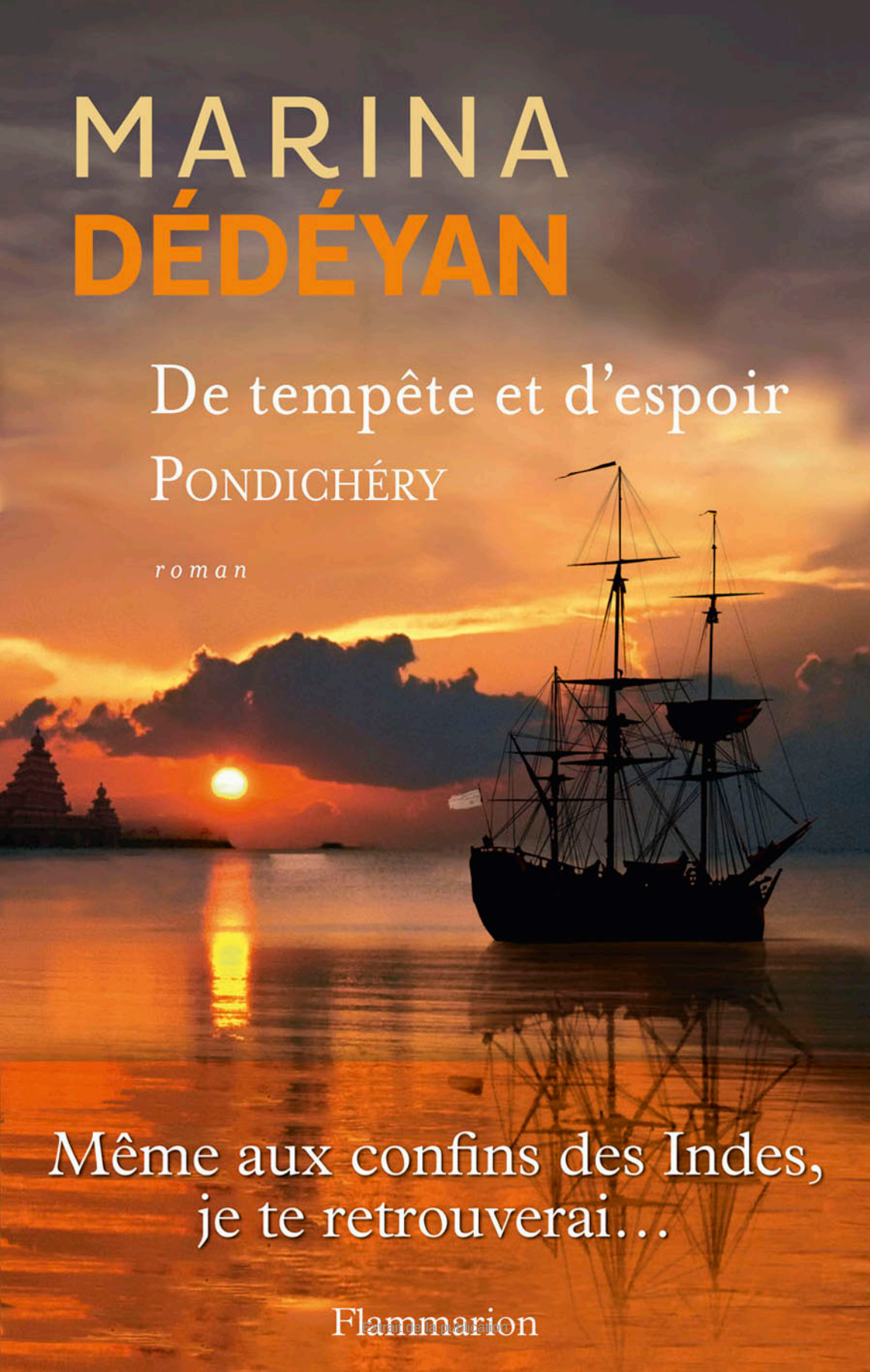

Extrait de la publication

MARINA DÉDÉYAN

De tempête et d'espoir

PONDICHÉRY

Juillet 1763. J'ai traversé les océans, survécu aux caprices de la mer, laissant Saint-Malo à des milliers de lieues derrière moi. Ma quête commence ici, sur le sable brûlant des côtes indiennes.

Comment retrouver mon frère Jean dans ce pays immense dont nul ne saurait dessiner la carte ? Vers qui me tourner, sous ces cieux où la vérité se compose de mille facettes, où tout droit peut signifier n'importe quelle direction ?

Les ruines de Pondichéry, l'opulente Madras, Calcutta, les fabuleux diamants de Golconde, d'indices ténus en bribes de réponses, je suis la trace de Jean. Déserteur pour sauver son honneur, amoureux d'une bayadère… Le reverrai-je un jour ? Peut-être me perdrai-je à mon tour, auprès d'Haydar Sahib, l'aventurier énigmatique qui me guide autant qu'il m'égare, ici où mes croyances sont balayées par les pluies de mousson.

En ces terres écrasées de chaleur, où le parfum des épices renverse l'âme, où les dieux dansent et où les rêves rendent fous, moi, Anne de Montfort, resterai-je fidèle à ma devise, *Non mudera*, je ne changerai pas ?

Marina Dédéyan, bretonne de naissance, est passionnée par l'Inde. Après le succès de Saint-Malo, *elle nous entraîne avec* Pondichéry, *suite de sa saga* De tempête et d'espoir, *dans un voyage envoûtant à travers une Inde aux multiples visages.*

Flammarion

13-IX Création Studio Flammarion Couverture : Photomontage original d'après des photos © Environmantic / Vetta / Getty Images ; © Taul / Robert Harding World Imagery / Corbis ; © Patrick Eden / Alamy / Photo12

De tempête et d'espoir

Extrait de la publication

Du même auteur

Moi, Constance, Princesse d'Antioche, Stock, 2005 ; Livre de Poche, 2007.

L'Aigle de Constantinople, Flammarion, 2008.

Les Vikings de Novgorod, Flammarion, 2010 ; J'ai Lu, 2013.

De tempête et d'espoir, Saint-Malo, Flammarion, 2013 ; J'ai lu, 2013.

Marina Dédéyan

De tempête et d'espoir

Pondichéry

roman

Flammarion

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0813-2370-4

Extrait de la publication

Mais quand le jour sur les vagues tremblantes
S'en va mourir ; quand, souriant encor,
Le vieux soleil glace de pourpre et d'or
Le vert changeant des mers étincelantes,
Dans des lointains fuyants et veloutés,
En enfonçant ma pensée et ma vue,
J'aime à créer des mondes enchantés
Baignés des eaux d'une mer inconnue.

CHATEAUBRIAND

On est plus préoccupé de nous envoyer des côtes de Coromandel
ou de Malabar des marchandises que des vérités.

VOLTAIRE

Carnet de Jean de Montfort

Quand, pour la première fois, j'ai foulé le sable brûlant de la côte de Coromandel, la certitude étrange que j'appartenais désormais à ce pays s'imposa à moi. Étaient-ce les éprouvants mois de voyage, la mort si souvent frôlée, cette fatalité propre à l'âme indienne qui déjà s'installait en la mienne, ou bien une prescience, un de ces instants fugaces où le destin accepte de se révéler ?

Dans l'aveuglement qui anime tout être humain, vacillant sous un soleil de plomb, j'ai chassé promptement cette idée de mon esprit. J'étais venu accomplir mon devoir, avant de retourner vers mon pays natal, couvert de la gloire à laquelle les miens aspiraient sans doute plus que moi.

Quel chemin parcouru depuis ! Il m'a fallu traverser des épreuves sans nombre, connaître le bonheur absolu comme la désolation la plus extrême, pour accepter enfin mon sort, me donner tout entier à cette terre à l'appétit vorace qui, depuis des siècles, a absorbé tant de peuples, tant de dieux, tant d'histoires.

Je n'ai pas oublié notre Bretagne, le fracas des vagues sur les remparts de Saint-Malo aux tempêtes d'équinoxe, l'herbe fumante des prés aux matins d'été, les voiles blanches et rouges doublant le Grand Bé puis Cézembre, l'acidité des pommes à cidre, le son du biniou.

Je n'ai pas oublié, non. Toutefois, il m'arrive de douter de la réalité de mes souvenirs. S'il s'agissait de la vie d'un

Extrait de la publication

autre, si ces scènes lointaines appartenaient au domaine des songes ? Le temps et l'ordre des événements se mélangent. Je me perds. Je répète alors mon nom à mi-voix : Jean de Montfort, Jean de Montfort.

Et je pense à toi, Anne. Nuit après nuit, j'ai vu ton sourire, ton visage se dessiner dans mes rêves, tellement vivants, tellement proches. Où es-tu, ma sœur ? Dans la fraîcheur éternelle des murs du couvent, t'adonnant à la piété ? Ou bien ailleurs ? Quel destin as-tu choisi ? Je le confesse, je t'imagine mal sous le voile, si solide que soit ta foi, réprimant ta fougue dans la répétition inlassable des actions de grâces et des prières.

Cette intuition n'est-elle point une illusion pour me soustraire au chagrin de te savoir au loin quand j'ai tant besoin de toi ? Je t'ai appelée si souvent, Anne ! Par quel miracle me rejoindrais-tu ? Aurai-je la chance d'entendre encore une fois ta voix, de te serrer dans mes bras ? Il reste bien peu de temps, je le crains. Notre Seigneur Dieu jugera de mes actes et décidera de mon salut dans l'autre monde. Mais je dois écrire pour ceux qui sont partis et pour ceux qui demeureront. Pour toi, pour toi surtout, qui as toujours cru en moi, pour toi dont j'espère obstinément, follement, le secours.

Chapitre I

« Terre ! »

Le cri de la vigie me tire de la torpeur moite dans laquelle je baigne depuis des jours. Un frisson me parcourt de la tête aux pieds. La vie se rappelle à moi. Il me faut me lever, me vêtir. Je ne porte qu'une ample chemise pour vêtement. Sur la malle s'étale en désordre ma robe bleue, couleur mariale pour un jour de deuil sous un ciel sans nuage. Je n'ai pas eu le courage de la ranger après les funérailles. Je m'empêtre dans les lacets. Ai-je perdu l'habitude ?

On frappe à ma porte.

— Madame, la côte de Coromandel est en vue ! m'alerte la voix étouffée du capitaine de Pléhen.

Je me débats entre le corps de robe si serré et les jupons qui me submergent. L'officier ne m'entend pas pester, souffler.

— Les Indes ! juge-t-il bon de préciser, comme si par magie nous eussions pu nous retrouver au royaume de Siam ou à Moka.

— Un instant, je vous prie, parviens-je à articuler.

Dix-huit mois très exactement se sont écoulés depuis le jour où j'ai formé le vœu de traverser les mers pour rechercher mon frère, neuf depuis que Saint-Malo s'est effacé dans le sillage blanc de l'*Anne de Bretagne*. Je devrais exulter.

Pourtant, je me sens terrifiée à l'idée de franchir le seuil de la cabine. Une éternité que j'y suis recluse, deux ou trois semaines en réalité. J'ai fui le couvent pour me retrouver vouée au silence et à la solitude entre ces quatre murs de chêne.

Je n'ai pas ouvert la bouche, hormis pour la récitation des grâces avec l'abbé Kelly venu chaque matin et chaque soir prier avec moi, de brefs propos échangés avec M. de Pléhen ou M. Gesril prenant tour à tour de mes nouvelles, honteux sans doute de ce confinement dont ils se sentent coupables. Je n'ai en effet commis aucun crime, je ne suis atteinte de nul mal contagieux. Je suis seulement veuve, la veuve du capitaine. Une femme porte malheur à bord d'un navire, la mort de son commandant n'en constitue-t-elle point la preuve ? Le second et le lieutenant m'ont priée de me montrer discrète, de faire oublier ma présence. J'ai acquiescé sans leur avouer combien j'avais moi-même le sentiment que l'*Ankou*, le sinistre faucheur sur sa charrette grinçante, s'attachait à mes pas. Mon père, ma mère et maintenant Jean-Baptiste Christy de la Pallière, mon époux, capitaine de l'*Anne de Bretagne*.

Comment imaginer qu'il pût mourir, du moins si vite, lui qui était la vie même ? Je songe à sa stature de colosse, à son rire tonitruant, à ses terribles emportements, à son formidable appétit, à ses excès, au rhum qui l'embrasait, à sa folie. Je me souviens combien je l'ai haï, dès notre première rencontre, quand il acquit La Motte-aux-Montfortins, notre vieille demeure familiale*. Je me le rappelle négociant avec mon pauvre père anéanti, et lui, satisfait, s'amusant de ma rage impuissante. Tous deux sont désormais réunis pour l'éternité. Geoffroy de Montfort, gentilhomme de souche ancienne réduit à la misère, Jean-Baptiste Christy de la Pallière, manant, parvenu aux poings énormes remplis d'or.

* Voir *De tempête et d'espoir, Saint-Malo*.

Comme je l'ai détesté pour la grossièreté de ses façons, ses railleries à mon encontre, sa dureté parfois ! Au cours de ces dernières semaines passées à son chevet, j'ai réalisé qu'en fait il n'avait jamais abusé du pouvoir conféré par son statut d'époux, d'homme mûr rompu aux aléas de l'existence, reconnu dans son monde, face à une orpheline. Il m'a même aimée, à sa façon. Ne me l'a-t-il pas avoué à demi-mot, plusieurs fois, entre deux moqueries ? Amour sans espoir, même si j'ai appris à apprécier sa franchise brutale, son indépendance d'esprit. Par-delà nos différences, malgré la rudesse de notre relation, il était mon dernier repère et sa disparition me cause un immense désarroi. Je me sens privée de toute force, de toute volonté, comme si ma combativité tenait à la sienne, se nourrissait de la colère qu'il savait susciter en moi, comme si me rebeller contre lui me permettait de me rebeller contre l'adversité. Alors j'ai pleuré et je pleure encore avec sincérité l'écuyer Christy de la Pallière, parti rejoindre les ombres et les souvenirs qui me hantent.

Je revois l'abbé Kelly bénir une dernière fois le corps emmailloté, raide sur la planche en équilibre par-dessus la galerie à l'arrière du vaisseau. Il n'y a qu'une planche pour rendre les morts à la mer, mais seul le capitaine a droit à la poupe. Les officiers sont coulés par tribord arrière et les hommes d'équipage à l'avant. Soudain, feu ! La bordée de canon à la mémoire du capitaine. Les tympans assourdis, la gerbe d'éclaboussures. Je me suis penchée par-dessus bord. Dans l'eau transparente, la forme blanche a sombré lentement et j'ai cru sombrer moi aussi. Comment accomplir mon vœu de retrouver Jean, mon frère, sans son appui ? Qui me soutiendrait, m'accompagnerait dans ma quête ?

Les officiers, puis les maîtres mariniers, les matelots jusqu'au dernier petit mousse m'ont présenté leurs condoléances. Des mois entiers j'ai vécu avec eux sur le même bateau, pourtant je découvrais la plupart de ces visages.

Pétrissant leur bonnet entre leurs doigts gercés, ils marmonnaient en breton ou en français, mélange de compassion, de curiosité et d'inquiétude. La mort du capitaine n'annonce jamais rien de bon et je faisais une étrange veuve dans ma robe bleue. Je n'avais guère songé à emporter une tenue de deuil.

Alors, j'ai voulu à mon tour disparaître, m'effacer aux autres pour me protéger de leurs regards, pour les protéger de moi.

Les bottes du second promu capitaine martèlent les planches de la coursive de l'autre côté de la porte. Il s'impatiente. J'ai perdu le fil du temps à laisser mon esprit vagabonder, s'engourdir dans la chaleur de ma cellule de bois.

Mes cheveux poisseux de sueur et de sel retenus en chignon par quelques épingles, je saisis mon ombrelle, arme dérisoire pour affronter le dehors.

La lumière du jour me cloue sur le seuil. Mes paupières battent comme les ailes d'un papillon de nuit pris dans le faisceau d'une lampe. Une silhouette se détache de la mince bande d'ombre qui se découpe le long des cabines des officiers. Pierre de Pléhen s'empare de ma main, la baise avec cérémonie.

— Madame…

Son regard brun me brûle plus que le soleil. Je détourne la tête afin de m'y soustraire.

— Madame, répète le grand jeune homme.

Je n'ai rien à lui dire. À contrecœur, je lui présente mon bras sans ignorer ce tremblement, puis cette contraction de son corps tout entier qui m'inspire une vague répulsion. Christy de la Pallière se gaussait en surnommant son second mon « marjolet ». Il m'a mise en garde contre l'innocent penchant pour une femme qui se mue en obsession dans la promiscuité de la vie de bord. Je suis seule

désormais face au désir à peine contenu de l'officier sanglé dans sa veste d'uniforme. Je sais qu'il me faudra m'y opposer à un moment ou à un autre, que ce coude effleurant ma hanche annonce une offensive imminente.

M. de Pléhen me précède dans l'escalier étroit de la dunette. L'état-major du navire se tient là au grand complet. Tous s'inclinent devant la veuve ahurie, dans sa robe chiffonnée à la teinte d'azur. Le lieutenant Gesril m'adresse un discret signe d'encouragement. Christy de la Pallière l'aurait préféré comme second, mais il a cédé à la pression de Joseph Trublet de Nermont, son principal associé dans l'expédition. Le père de Pierre de Pléhen a accepté de figurer au tableau de mise hors, en échange d'un commandement pour son fils. Ce dernier n'a jamais démérité, pourtant ses manières affectées, ses ordres cinglants, son attitude hautaine ne le font guère apprécier de l'équipage. Gesril me tend sa longue-vue. Je ruisselle déjà, car le ciel voilé de fin de mousson ne fraîchit guère la température. J'essuie mes yeux avant d'ajuster l'instrument. Dans le cercle net se dessinent la ligne blonde d'une plage, la frise irrégulière d'arbres sombres, des bâtiments. Voici enfin la côte de Coromandel ! Que n'ai-je traversé pour parvenir jusque-là ? La côte de Coromandel, dont le nom associe celui d'un ancien royaume disparu et *mandala*, le disque symbole du monde ou de l'être dans son unité, selon la tradition des Indiens. Mon monde s'est effondré et je me sens amputée d'une partie de moi-même, que seule la présence de mon frère restaurerait.

— Porto-Novo, m'indique le lieutenant, six lieues au nord de Gondelour, onze au sud de Pondichéry. Un comptoir hollandais où nous pourrons trouver hébergement, avitaillement et commencer le trafic. Même si Pondichéry nous a été rendue, elle n'est plus que ruines.

Ruines. Je n'en ignore rien, la ville ayant été rasée par les Anglais après sa chute au début de l'année 1761. Le

Extrait de la publication

mot me percute néanmoins comme un coup de poing au creux de l'estomac. Il est associé si étroitement à la destruction de ma famille, à la mort de mes parents, à la perte de La Motte-aux-Montfortins, à la disparition de Jean. Ruines. La folie de ma quête m'apparaît soudain dans toute la crudité. Mère Saint-Yves ne m'avait-elle point mise en garde avec vigueur contre les déconvenues qui m'attendraient à l'autre bout de la terre ? Je n'avais pas voulu entendre, obsédée par la vision de mon frère m'appelant au secours.

J'ai risqué ma vie, ma réputation, bravé les miens, renoncé à servir Dieu. Maintenant que je touche à mon but, je dois m'avouer la vérité, reconnaître l'origine de ce poids en moi qui annihile ma volonté et brise mon élan. Il ne s'agit pas du deuil de Christy de la Pallière, mais de la peur, celle d'apprendre la mort de Jean ou, pire encore, de ne rien découvrir de son sort. Je gonfle ma poitrine et aspire une goulée d'air brûlant. Des ruines, est-ce pour cela que je me suis si ardemment battue ? Non, je suis venue afin de me relever. Pour affronter ce pays immense, je dispose seulement de deux noms, celui de mon frère et cet autre, Sinan, murmuré par Christy de la Pallière sur son lit de douleurs. Khodja Johannes Sinan, négociant de son état. « Il vous aidera, il fera tout ce qui est en son pouvoir pour vous », m'a assuré mon époux entre deux crises de délire.

*

L'*Anne de Bretagne*, suivi par le *Saint-Gilles* et l'*Esprit des Lois*, vire sur tribord et se place bout au vent. Les gabiers s'élancent dans les haubans pour affaler voiles et vergues. Les lourdes chaînes se déroulent en crissant et le bateau plonge en avant quand les ancres heurtent le sable, à environ une demi-lieue du rivage. Je m'en étonne auprès

Extrait de la publication

du lieutenant Gesril qui m'en donne la raison. La côte de Coromandel, saine et sans récifs, n'a presque plus de fond à partir de cette distance. Les flots venus de pleine mer sont poussés ainsi sans rien pour les retenir et se brisent avec violence sur un banc formé au large. Cette barre est dangereuse et difficile à franchir. Même les chaloupes et les canots ne peuvent approcher à moins d'une portée de fusil. Comment rejoindrons-nous la terre ferme ? Nous attendons.

Une heure à peine après notre arrivée, d'étranges barques à bords très hauts approchent. Neufs matelots à la peau d'ébène manœuvrent chacune d'elles, huit sur les côtés et un debout à l'arrière, muni d'un immense aviron. À leurs tricornes et à leurs redingotes, je reconnais des Européens en leurs passagers.

Ce sont des délégués du conseil de Porto-Novo, de grands Hollandais blonds au visage couleur de brique. Ils viennent inspecter nos navires, escortés par quelques soldats et un officier britannique, le premier Anglais qu'il m'est donné de voir de près. Figura-t-il au nombre de ceux qui ravagèrent les côtes de la Normandie et de la Bretagne en 1758 ? Son bataillon a-t-il livré combat à celui de Jean ? A-t-il du sang français sur les mains ? N'est-il, comme mon frère, qu'un pion impuissant pris dans les remous d'intérêts supérieurs ? Dans son regard impassible, d'un brun-vert aux reflets de marécage, rien ne transparaît de ses pensées. La paix a été signée, mais ne signifie pas pour autant la confiance.

Nos papiers sont en règle et les Hollandais ne notent rien de suspect. Ils se montrent même fort satisfaits quand ils découvrent l'inventaire de notre cargaison, tous ces produits d'Europe et surtout de France qui leur ont fait défaut pendant la guerre. Quelques bouteilles de bon bordeaux les mettent dans les meilleures dispositions à notre égard.

Extrait de la publication

Ils s'engagent à faciliter notre entreprise, pour leur bénéfice comme pour le nôtre. L'Anglais, lui, se contente de coups d'œil soupçonneux, sans prononcer un mot.

Nos visiteurs remontent sur leurs chelingues, promettant de nous en envoyer d'autres, afin de débarquer équipage et marchandises.

— Vous avez entendu, Madame ? me lance Pierre de Pléhen. Ce soir, vous dormirez à terre. Peut-être souhaitez-vous vous apprêter et préparer votre bagage ? Je vous raccompagne à votre cabine.

Je m'empresse de me rapprocher de Gesril.

— Je vous remercie, le lieutenant me l'a déjà proposé.

Ce dernier a compris, glisse son bras sous le mien.

— Ne vous tracassez point, Madame, me chuchote-t-il. Dès que nous serons arrivés, les capitaines Billard et Le Bonnec se chargeront de remettre en place les idées de cet insupportable petit blanc-bec. Ou alors je l'étranglerai de mes propres mains !

Je réprime un sourire, le premier depuis longtemps.

Une fois seule, j'entasse pêle-mêle mes effets dans ma vieille malle, si bien que je ne parviens plus à la refermer. Quelque obstacle bloque la charnière. Enfoui parmi mes hardes, je retrouve l'échiquier miniature en défense de morse dont j'avais si souvent admiré la finesse, lorsqu'il ornait le bureau de Christy de la Pallière. Les officiers de marine aiment à collectionner ces *scrimshaws* selon le terme anglais, objets fabriqués par les terre-neuviers dans des dents de cachalot, des fanions de baleine, des défenses de narval ou de morse, imitant la tradition séculaire des peuples inuits des mers du Grand Nord. Quand mon époux me l'a offert, peu avant son décès, il m'a avoué l'avoir taillé de ses propres mains en ses jeunes années. « Les longues traversées offrent peu de distraction, hormis jouer aux cartes, lire et rêver de femmes, m'avait-il dit.

Extrait de la publication

Ceci n'est que le fruit de l'ennui, d'interminables journées de désœuvrement. Prenez-le s'il vous plaît tant. »

Je vide sur mes genoux l'aumônière de soie dans laquelle sont rangées les pièces et les replace une à une sur le damier. À travers leur ciselé délicat, je devine autre chose que de l'ennui. Comment imaginer les doigts épais accomplissant une tâche si minutieuse, cet être bouillonnant faisant preuve de tant de patience ? Christy de la Pallière n'était pas seulement le rustre qu'il voulait bien donner à voir. Il a emporté au fond de l'eau ses secrets, mais celui-ci, je l'ai percé à jour. Derrière le parvenu satisfait de convoler avec une jeune fille d'ancienne noblesse, se cachait un homme qui avait sans doute trouvé dans mon projet insensé un écho à ses vieux rêves. Si je veux honorer son souvenir, je ne dois pas abandonner.

*

Les Hollandais ont fait diligence. À marée haute, nombre de chelingues encerclent nos trois vaisseaux, telles des mouches assaillant des vaches.

On m'aide à monter sur une de ces chétives barques à fond plat, assemblage de minces planches cousues ensemble avec des fils de cocotier. Dépourvue de goudron et de calfatage, elle fait eau de toutes parts et semble sur le point de se défaire en pièces. Le flot y pénètre à bouillons, trempant le chargement et mes jupons. Dans un geste instinctif, je serre mes cuisses, contracte mes épaules. La peau de mes bras ressemble à celle d'une poule plumée. Mon esprit réinvestit mon corps en alerte. Me noyer, si proche du but, après avoir échappé à tant de périls ? Non ! Afin de dominer ma frayeur, j'observe le patron au gouvernail. Concentré, les genoux fléchis, il positionne la proue du bateau dans l'axe des déferlantes.

Deux vagues passent. À la troisième, il hurle un ordre à son équipage qui rame à toute force. Portés sur la crête d'écume, nous franchissons sans encombre le rempart des rouleaux. La chelingue s'échoue doucement sur la rive où s'agglutine une foule dense.

Des bras me soulèvent et me déposent sur le sable. Je suis aussitôt happée par le tourbillon. On me touche, on me bouscule de toutes parts. Mille voix me parlent à la fois, en français, en anglais, en hollandais, en tamoul. Accablée de chaleur, un peu affolée, je ne comprends rien. Tous ces visages bruns n'expriment pourtant aucune hostilité. Des sourires, des supplications, des dizaines de mains tendant vers moi des papiers. Plus mon embarras redouble, plus les Indiens deviennent pressants. Grâce à ma haute taille, j'aperçois par-dessus cette mer de têtes mes compagnons, assiégés de même. Des rixes éclatent autour d'eux. Pierre de Pléhen, avec des moulinets rageurs de sa badine, glapit des injures.

— Bas les pattes, sales nègres, vermine ! Dégagez de là, je suis officier français ! Pouilleux, coquins, je vous rosserai !

Les capitaines Le Bonnec et Billard, forts de leur expérience des Indes, abordent la situation avec plus de sang-froid. Ils choisissent quelques hommes parmi la foule. Aussitôt, ceux-ci désignent des comparses qui, pour les uns, s'emparent de nos bagages, tandis que les autres nous frayent un passage à grands coups de rotin. La multitude reflue avec des mines désappointées et des murmures mécontents. Le lieutenant Gesril, le front dégoulinant et des auréoles humides maculant son uniforme, louvoie jusqu'à moi.

— Diables d'Indiens ! me lance-t-il avec une grimace comique. Je suis absolument désolé de vous avoir abandonnée à ces fous furieux. Ils étaient si nombreux que j'ai été empêché de vous rejoindre. J'espère que vous n'avez pas eu peur. Il n'y a du reste rien à en redouter. Au

contraire de ce que vous pourriez croire, ils ont le caractère doux et accommodant.

— Je ne demande qu'à en être convaincue. Que voulaient-ils au juste ?

— Être choisis comme *dobachi*, à savoir l'intendant en chef pour tout Européen qui débarque ici, précise le lieutenant. Le *dobachi* s'occupe de trouver pour son maître un logement, de recruter ses domestiques et de les gouverner, de pourvoir à tous ses besoins avant même qu'il en ait émis le désir. Il prend également en charge l'argent et les marchandises. Aussi ne lui donne-t-on pas de salaire. Il se paie sur les bénéfices et règle les frais du séjour.

— Ma foi, pourvu que ceux qui ont été recrutés soient honnêtes. Une femme doit-elle disposer de son propre *dobachi* ?

— Je l'ignore. Le mien s'occupera de vous, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Mais voilà notre palanquin avancé.

Un jeune Indien longiligne, en pagne blanc, nous invite à nous asseoir dans une curieuse chaise à porteurs – ou plutôt un lit, d'où peut-être son nom de *douli* – équipée d'une tente. Quatre hommes la hissent sur leurs épaules et s'élancent. Ils se relaient avec deux autres, tandis que le *dobachi* court à petites foulées régulières devant, suivi par une nuée de serviteurs.

— Où allons-nous ?

— Là où il lui semblera bon de nous conduire ! Quel toit juge-t-il digne de notre condition ? Nous le saurons bientôt ! s'esclaffe le lieutenant.

Loin de partager son hilarité, j'éprouve la désagréable sensation d'être une proie emportée vers l'antre d'un monstre avide. Pourtant, le décor qui se dévoile entre les pans de cotonnade se révèle plutôt rassurant.

Après des cases de pisé coiffées de feuilles de palmier, le désordre de venelles encombrées d'étals, de bétail en

liberté, de marmots nus s'amusant dans la poussière, grouillantes de plus de monde encore que la place Saint-Sauveur à Dinan les jours de marché, nous pénétrons dans une large avenue plantée d'acacias et bordée de murs élevés. Nous tournons à droite, à gauche, puis encore à droite. Notre équipage s'immobilise enfin devant un porche. Les portes ouvrent sur une bâtisse cossue dont la blancheur du crépi contraste avec le bois sombre des colonnes aux chapiteaux ouvragés portant la galerie du second étage.

Un arbre immense étend son ombre sur la cour aux parterres impeccablement tenus. Une femme aussi grande que moi, une Européenne, les cheveux serrés dans un bonnet immaculé, nous attend devant l'entrée, encadrée par une vingtaine de domestiques indigènes.

Gesril me donne son bras.

— Madame, je ne sais pas plus que vous où nous nous trouvons, mais voilà notre nouvelle maison.

La chambre à laquelle je suis conduite, après ma cabine étriquée à bord de l'*Anne de Bretagne*, me fait l'effet d'un palais, avec le large lit à baldaquin drapé de gaze, la banquette et la paire de fauteuils garnis de coussins de soie, l'élégant secrétaire en marqueterie. Un paravent de toile peint de paons à la queue déployée en éventail dissimule la coiffeuse et les ustensiles de toilette. Pendu au plafond à caissons de bois sculpté se balance mollement un *panka* aux énormes pales. Sur le parquet, formé d'épaisses lattes de teck poli, un tapis soyeux chatoie de mille nuances.

*

Notre logeur est un négociant originaire d'Amsterdam, Wouter Houtmann. La maison, achetée à un de ses compatriotes reparti dans son pays, est beaucoup trop vaste

pour sa femme Elsie et pour lui. Ils destinent donc une demi-douzaine de chambres des étages à l'hébergement de voyageurs.

Le couple paraît assez aisé pour se dispenser de ce revenu, mais les Hollandais ne dédaignent jamais un gain. Ils ont ainsi bâti leur puissance commerciale dans toute l'Asie. S'ils détiennent peu de factoreries aux Indes, ils sont établis à Java, en Chine et au Japon. Habiles marins dans la lignée de leurs ancêtres, les habitants des Provinces-Unies préfèrent investir dans les expéditions lointaines plutôt que dans les rares terres de leurs régions, si souvent envahies par les eaux. Leurs *returnships* sillonnent les mers d'Orient pour développer de fructueuses affaires. Ils envoient en Arabie des cotonnades indiennes, du bois de santal et des épices, dont le poivre et la muscade qui furent longtemps leur monopole, contre de l'argent, métal qui fait défaut à l'Empire Céleste. En échange, les Chinois leur cèdent de l'or, d'autres épices, des porcelaines et des soieries fort appréciées au Japon. Leur *Vereenigde Oostindishe Compagnie* l'emporte ainsi par sa prospérité sur l'*East India Company* et sur notre malheureuse Compagnie des Indes, ruinée par la guerre.

Tels sont les propos tenus dans un français approximatif et guttural par M. Houtmann, au cours du plantureux dîner qui nous est servi. Il nous expose combien son commerce l'occupe et que la tenue de leur maison distrait son épouse, d'une nature industrieuse ne s'accommodant guère de l'oisiveté. Tous deux paraissent sortis du même moule, grands et gras, le cheveu d'un blond presque blanc, avenants et aussi propres que leur intérieur. Elsie Houtmann appuie de vigoureux hochements du chef le discours de son mari. Quant à moi, je n'y prête qu'une attention distraite. Seule la pensée de mon frère occupe mon esprit. À l'abattement des derniers temps a succédé l'impatience. *Oh ! dinn ! dinn ! daon ! Je vais au combat.* Comment ? Le

repas touchant à sa fin, j'entreprends à brûle-pourpoint le capitaine Billard à ce sujet.

— Monsieur, quand pourrai-je me rendre à Pondichéry ?

L'officier lève un sourcil et rétorque sur un ton un rien agacé.

— Madame, que de hâte ! Nous débarquons à peine et n'avons encore noué aucune relation ici. Aller à Pondichéry n'est pas aussi simple que d'organiser une partie de campagne dans une malouinière.

— Ma demande ne devrait point vous étonner, lui réponds-je avec vivacité. Vous connaissez depuis notre départ de Saint-Malo le motif de mon voyage aux Indes. Pourquoi aurais-je accompagné le capitaine de la Pallière ? Les autres épouses attendent le retour de leur mari.

— La fougue des jeunes mariés…

J'ignore s'il me raille ou s'il est sincère.

— Puis-je compter sur votre aide ? ne puis-je m'empêcher d'insister en contenant mon irritation.

— Il faut prévoir deux bonnes journées, si ce n'est trois, pour gagner Pondichéry, grommelle le capitaine, soit cinq à six jours au total en comptant le retour. Vous aurez besoin d'une escorte armée et de vivres. Puisque feu Monsieur de la Pallière s'y est engagé, je ferai le nécessaire dans les prochains jours. Avec votre permission, je vous conseille de mettre à profit ce délai pour vous reposer et vous acclimater à ce pays.

— J'ai eu plus de huit mois pour me reposer et me sens prête à partir même maintenant, répartis-je.

— Madame, je suis heureux de constater que la flamme se ranime en vous, conclut l'officier mi-fâché, mi-amusé.

*

Les officiers de l'expédition se sont dispersés, les uns pour avitailler les navires et superviser les réparations, les

Extrait de la publication

autres pour traiter avec les négociants d'ici. Balayant la recommandation du capitaine Billard, je décide d'entreprendre par moi-même des recherches. Faute d'indices, je dois explorer toutes les pistes, aussi improbables soient-elles. Demeurée seule en sa compagnie, j'engage la conversation avec Elsie Houtmann, ravie de recevoir sous son toit une Européenne. Son français est encore plus incertain que celui de son époux, son anglais à peine meilleur, et le mien hésitant. Nous échangeons donc dans un curieux baragouin qu'aurait certainement renié Shakespeare, complété de mots de nos langues maternelles respectives.

Cherchant à me plaire, la Hollandaise s'enquiert des dernières élégances parisiennes dont je ne connais rien. En échange, elle m'initie à l'art de tenir son ménage. Elle me montre comment se faire respecter des bataillons de domestiques qui briquent le sol, astiquent les meubles, brossent les tapis, vaquent aux cuisines, sans compter ceux, invisibles, qui agitent les *pankas* ou encore ceux chargés d'arroser d'eau de vétiver les panneaux tendus devant les fenêtres et le long de la galerie pour se prémunir de la chaleur. Je constate les effets de ses vociférations et gesticulations permanentes. Les Indiens disent toujours oui, affichent des mines penaudes lorsqu'on les gourmande et continuent d'agir à leur guise.

— Ah, gémit ma brave hôtesse, ils sont très paresseux, ces gens. Impossible de leur donner une autre tâche que celle pour laquelle ils sont nés ! Les balayeurs ne veulent que balayer, les cuisiniers ne veulent que cuisiner, les jardiniers que jardiner. Leur religion l'exige et on les outrage si on leur demande de déroger à la vocation de leur caste !

Je feins de prêter une grande attention aux soucis domestiques d'Elsie Houtmann avant de l'interroger sur mon unique préoccupation. En dépit de sa bonne volonté, elle ne m'aide guère. Elle se rappelle la terrible bataille navale au large de Porto-Novo, en 1758, quand la flotte

du comte d'Aché qui convoyait les régiments du général de Lally-Tollendal, au rang desquels mon frère Jean figurait, a été attaquée par les Anglais. Cinq ans après les événements, elle me relate, la voix tremblante, le fracas de la mitraille qui, depuis le large, ébranlait les murs des maisons, la nappe de fumée bouchant l'horizon et les flammes. Plus tard, lors du siège de Pondichéry, des déserteurs français ont cherché asile à Porto-Novo, mais aucun de ceux qu'elle me décrit ne ressemble de près ou de loin à mon frère.

Bien qu'administrée par les Hollandais, la ville accueille d'autres Européens, explique-t-elle, qui y détiennent leurs propres loges de commerce. Elsie Houtmann me conseille de visiter les rares familles françaises établies à Porto-Novo. Serait-ce un début ?

*

Cédant à l'insistance de la Hollandaise, j'emmène avec moi la jeune servante indienne imposée par le *dobachi* du lieutenant Gesril, l'une de ses sœurs, cousines ou quelconques parentes. Frêle créature d'une quinzaine d'années, une natte plus grosse que le poing descendant jusqu'au bas de ses reins, Amrita offre pour toute conversation un perpétuel sourire qui découvre des dents plantées en désordre et très blanches. Sitôt que nous avons pris place sur le *douli*, les porteurs ou *bouées* se mettent en marche.

Sans fortifications, hormis quelques vestiges de murs aux trois quarts enfouis dans le sable, çà et là, et l'infime frontière de la rivière du même nom qui la baigne au sud, Porto-Novo s'ouvre librement à tous ceux qui y ont à faire et l'on y circule aisément. Le trajet me paraît néanmoins fort long. Après avoir tourné en rond plusieurs fois dans la ville blanche, nous arrivons dans une étroite ruelle de

la ville noire. Mes *bouées* n'ont, selon toute vraisemblance, pas compris ou pas écouté les consignes de leur maîtresse. Incapable de les questionner, je désespère de retrouver mes compatriotes. Je m'agite en tous sens, quand, tout à coup, un énorme serpent balaie l'espace devant nous. Je pousse un cri de terreur.

Un serpent ? Non, une trompe. Un éléphant, gigantesque masse grisâtre peinte de motifs blancs, nous barre le passage. Son petit œil noir nous lorgne d'un air mauvais. Derrière l'animal se dresse une pagode, la première que je vois, sur la pyramide de laquelle, en cohortes inquiétantes, s'alignent des idoles bariolées de couleurs criardes aux faces grimaçantes. Au centre domine un monstre doté d'un corps d'homme à quatre bras et à tête de pachyderme. Désorientée, je sens la panique me gagner. Mes *bouées* ont-ils résolu de m'égarer ? Je suis seule, au milieu de ces Indiens, dans un pays dont j'ignore tout. Les larmes aux yeux, le cœur battant à tout rompre, je maudis une nouvelle fois cette impétuosité qui me conduit à toutes les imprudences.

À ce moment, une main fraîche se pose sur mon poignet.

— *Sri Ganesha* ! *Sri Ganesha* ! répète Amrita avec un gentil sourire.

Elle saute à bas du palanquin, se dirige vers une échoppe à proximité, y achète trois bananes. Pleine d'assurance, elle s'approche de l'énorme animal et lui tend son offrande. L'éléphant dodeline de sa grosse tête avant de saisir du bout de sa trompe les fruits et de les engloutir. Puis, très doucement, il l'élève vers le ciel et heurte la tête baissée de la jeune Indienne. Je songe aussitôt, non sans remords pour cette comparaison irrévérencieuse, au recteur ventripotent de La Richardais qui bénissait les enfants de la sorte avec une bienveillante componction. *Sri Ganesha*, Ganesh, dieu de l'intelligence, protecteur des foyers, qui leur

Extrait de la publication

apporte la chance et la prospérité. Où ai-je entendu cela ? Le calme revient en moi et j'ai honte à présent d'avoir cédé si puérilement à la frayeur. En reprenant place sur le palanquin, Amrita adresse quelques mots à nos porteurs. Ceux-ci rebroussent chemin et nous regagnons la ville blanche. Nous croisons un groupe d'Indiens, vêtus à la façon des Européens, quoique dans des habits miséreux. Rassérénée après notre mésaventure, je m'enquiers auprès d'eux de la direction à prendre. Avec des airs supérieurs, le plus âgé me répond dans une langue incompréhensible aux lointaines intonations portugaises. Elsie Houtmann a évoqué devant moi avec les accents du plus profond mépris ces *Mistiches*, aussi enflés de gloire que pouvaient l'être leurs ancêtres, les compagnons d'Albuquerque, conquérant des Indes, mais tombés en décadence et menant une vie oisive et pauvre, rejetés par les Indiens comme par les Portugais.

Pour finir, grâce aux rudiments d'anglais appris auprès de l'abbé Kelly et secondée par Amrita qui se montre plus dégourdie que toute mon escorte réunie, nous parvenons à l'une des adresses fournies par ma logeuse. J'ai oublié le nom des personnes qui vivent là et je ne suis pas introduite. Je fais tout de même arrêter le *douli* face au porche à colonnades. Après de longs palabres entre mes serviteurs et ceux de la demeure, sous cette chaleur à laquelle je ne suis point accoutumée, on nous accorde le droit de pénétrer dans la propriété.

Un homme, entre deux âges, à la solide charpente, la tenue en désordre, s'avance sur le perron et, sans me demander mon nom ni me donner le sien, m'invite à entrer.

— Élisabeth s'est levée de sa sieste il y a peu, mais elle ne saurait tarder. Quant à moi, je n'ai pas tout à fait fini de m'habiller. Puis-je vous offrir une citronnade ? déclame-t-il d'une seule traite.

Réalisant sans doute que mon visage lui est inconnu, il reprend sans attendre ma réponse.

— Pardonnez-moi, Madame, je jouis, hélas ! d'une piètre mémoire. Je ne me rappelle pas où j'ai eu le plaisir de vous rencontrer.

— C'est à moi de m'excuser, Monsieur, réponds-je embarrassée. Je me présente chez vous sans y être conviée. J'ai débarqué récemment à Porto-Novo. Madame Christy de la Pallière.

— Française ? s'étonne mon interlocuteur.

— Bretonne, de Saint-Malo.

— C'était donc vrai ! Quand on nous a annoncé que trois navires battant pavillon à fleurs de lys avaient accosté, nous n'y avons guère cru. Il y a si longtemps. Mon nom est François Dumas. Que nous vaut l'honneur de votre visite ?

Alors que j'en explique le motif, une dame bien en chair dans une robe en mousseline jaune sans corps de baleine nous rejoint. Mme Dumas écoute avec curiosité mon récit et le commente de son accent chantant, sans doute celui des Français des Indes. Elle-même me narre son enfance au Bengale, dans notre comptoir perdu de Chandernagor, son installation à Porto-Novo avec son mari une vingtaine d'années auparavant. Ce dernier, spécialisé dans le commerce interlope d'Asie en Asie, a trouvé auprès des Hollandais des partenaires de choix. Les Dumas, qui possédaient une résidence de campagne à Vilnaour, lieu de villégiature des riches Pondichériens, où ils avaient l'habitude de passer quelques mois en hiver, n'y ont pas remis les pieds depuis le début du conflit. Ils déplorent la perte d'amis et connaissances, morts ou dispersés à l'issue du siège, et ne se montrent guère optimistes quant à l'avenir des Français aux Indes.

— Chère Madame, gémit Élisabeth Dumas, tout cela est terriblement affreux ! Grâce au Ciel, nous avons été

épargnés à Porto-Novo, sans quoi nous serions retournés en France. Je regrette de vous être d'un piètre secours dans votre quête, mais je n'ai connu aucun Jean de Montfort. Ces jeunes officiers étaient tellement nombreux ! Demeurez cependant avec nous. Parmi nos relations, nous comptons Monsieur et Madame de Goupil, originaires de Pondichéry, qui ne tarderont pas. En attendant, parlez-moi de notre beau royaume de France ! François m'a promis que nous irions là-bas un jour. J'en rêve, toutefois je ne vous cacherais pas combien la perspective d'un tel périple m'épouvante.

Je m'applique à satisfaire la curiosité de cette aimable femme qui a si peu à voir avec la nation dont elle se revendique. D'ailleurs, à son teint mat et à l'opulence de ses cheveux de jais savamment coiffés, je devine que coule dans ses veines un peu de sang indien.

Bientôt, les invités s'annoncent, des Français pour la plupart, un ou deux Danois, quelques Hollandais, parmi lesquels le fiancé de Louise Dumas, la fille aînée de mes hôtes. En dernier paraît un couple vêtu de noir, elle d'une maigreur maladive et le visage livide, lui le jabot serré à en étouffer, la démarche raide.

— Quelle joie, s'exclame Élisabeth Dumas en tendant les bras vers les nouveaux venus, de revoir nos chers amis de Goupil ! Nous avons une heureuse surprise. Cette jeune dame, Madame Christy de la Pallière, arrive tout juste de France. Elle va nous donner les dernières nouvelles du royaume et elle a, je crois, mille questions à vous poser.

Mme de Goupil tressaille tandis que son époux fronce les sourcils.

— Trois vaisseaux de France, gronde-t-il, je ne me suis même pas rendu à la rade pour le vérifier. Trois vaisseaux, alors qu'on nous racontait qu'il n'y en avait plus, qu'on nous a abandonnés à la cruauté des Anglais ! Depuis deux

Extrait de la publication

ans nous pleurons nos défunts sur les décombres de notre ville sans que le roi se préoccupe de notre sort !

Les conversations se sont tues. Les regards convergent vers moi. Au comble de la confusion, je tente de protester.

— Il s'agit de simples navires de commerce, armés par feu mon époux l'écuyer Christy de la Pallière. Quant à moi, je l'ai accompagné car je recherche mon frère, officier dans l'armée du comte de Lally-Tollendal.

Au lieu de l'apaiser, mes propos attisent l'incompréhensible fureur de M. de Goupil.

— Lally-Tollendal, damné soit cet Irlandais ! Et avec lui tous ces messieurs de France qui nous ont perdus sans l'ombre d'un remords ! Quant à vous, Madame, vous devriez avoir honte de vous présenter devant nous. Si seulement vous saviez combien nous avons prié pour voir un morceau de voile amie à l'horizon, quelle fut l'ardeur de notre attente, tandis que nous étions assiégés !

Mme de Goupil, encore plus pâle, se pend au bras de son mari.

— Henri, calmez-vous, je vous en conjure. Cette jeune personne n'est pour rien dans nos malheurs. Si j'ai bien compris, elle a aussi perdu un être cher.

— Me calmer ! Me calmer, dites-vous, éructe-t-il en la repoussant avec violence. Cette Madame de la Pallière a beau jeu de venir ici quand il n'y a plus rien à faire. Qu'a-t-elle souffert ?

— Monsieur, répartis-je avec fougue, de quel droit m'accusez-vous de la sorte ? Que savez-vous de ce que nous avons enduré en terre de France ? J'ai vu nos bateaux brûler dans nos ports sous le feu des Anglais, j'ai vu nos villages de la côte bretonne dévastés et les cadavres des paysans massacrés par l'ennemi ! Mon frère s'est engagé pour vous défendre et mes parents sont morts, consumés par le chagrin après son départ…

Un instant déconcerté par ma réplique, M. de Goupil m'interrompt.

— Et qui se trouvait auprès de nous quand on nous a rapporté le corps sanglant de notre fils Hubert, transpercé par les mousquets anglais ? Qui nous a consolés lorsque notre pauvre Émilie, innocente et si belle, a expiré dans nos bras faute de soins et de nourriture ? Personne, personne. Les renforts promis par la France ne sont jamais arrivés. Madame, pourquoi ravivez-vous nos plaies par vos péroraisons, par votre seule présence d'ailleurs ?

Des larmes jaillissent des yeux du malheureux et son épouse sanglote à son tour. Il n'y a aucun argument à opposer à l'injustice du propos, dicté par un cœur ravagé. Je me retire précipitamment. Alors que je hèle mes *bouées*, j'entends une voix tremblante dans mon dos. Mme de Goupil m'a suivie.

— Je suis désolée, s'excuse-t-elle. Henri ne s'est jamais remis de la mort de nos deux enfants. Moi non plus d'ailleurs, mais lui ne sait manifester son chagrin que par ces crises brutales.

Ma fureur tombe d'un coup et je lui prends la main, très émue.

— Puissiez-vous, Madame, me pardonner d'avoir réveillé votre douleur ! Mon frère est ma seule famille et s'il existe une unique chance de le revoir, je dois la tenter.

— Quel est son nom ?

— Jean de Montfort.

Mme de Goupil hoche la tête négativement.

— Ce nom m'est certes familier, pourtant il ne m'évoque aucun visage précis. Si je puis vous donner un conseil, celui d'une mère affligée, rentrez en France. À Pondichéry ne subsistent que des ronces peuplées de serpents. Laissons les morts reposer en paix.

— Les vivants ont aussi besoin de paix. Je n'en aurai pour ma part qu'en sachant le sort mon frère.

— Alors, que la Très Sainte Vierge vous apporte la consolation. La paix, je ne la trouverai plus jamais en ce bas monde.

L'infortunée s'éloigne. Élisabeth Dumas me rejoint à son tour.

— Oh, mon Dieu ! J'ai bien cru que j'aurais besoin de mes sels.

— Vous me voyez navrée de vous remercier de la sorte pour votre courtoisie. J'ai gâché votre réception.

— Pas du tout ! me lance-t-elle étourdiment. Enfin un peu d'animation. Vous savez, on s'ennuie parfois tant ici !

Déconfite, exténuée par le pénible incident, je regagne la maison des Houtmann. Je n'ai guère l'habitude de me heurter à un chagrin supérieur au mien. Mes propres épreuves m'ont-elles rendue indifférente à la souffrance d'autrui, sinistrement égoïste ? Je m'en veux de m'être emportée face à cet homme désespéré. Mais je ne me rangerai pas à la triste proposition de Mme de Goupil ! Non, je n'ai point parcouru tout ce chemin pour plier à la première déconvenue. J'ai défié les miens, le monde d'où je viens, j'ai traversé les océans. J'affronterai les ronces et les serpents, je ferai parler les ruines pour retrouver Jean.

*

J'ai voulu prétexter une indisposition pour éviter de souper avec mes compagnons de voyage, afin de ne rien laisser paraître de mon désappointement. J'y ai renoncé, ce serait lui accorder trop d'importance. Je les retrouve donc à la table de l'auberge cossue où certains résident.

Le repas se révèle joyeux, même si le piment dont sont assaisonnés en abondance les plats nous fait monter les larmes aux yeux à plusieurs reprises. Alors que nous dégustons les desserts, assortiments de beignets et d'entremets divers

baignant dans d'épais sirops sucrés et parfumés au safran, à la cannelle ou à la cardamome, des musiciens s'avancent. Je ne connais pas encore le nom exact de leurs instruments, apparentés aux tambours et aux cithares. D'emblée, les sons qui en sortent m'agacent par leurs accents lancinants et, à la fois, me poignent le cœur. Haussant le ton pour couvrir cette musique étrangère, j'interpelle le capitaine Billard.

— Monsieur, avez-vous eu le loisir d'organiser ce voyage pour Pondichéry ?

Ma demande réitérée ne l'enchante guère et il ne cherche en aucune façon à me cacher le désagrément qu'elle lui cause.

— Encore une fois, Madame, je comprends votre affliction, mais je ne vois guère l'utilité de ce périple. Vous ne l'ignorez point, les Anglais ont rasé la ville et emmené avec eux les officiers français qui n'avaient pas péri pendant le siège. Vous ne gagnerez rien à vous rendre là-bas.

— Monsieur, nous avons déjà eu cette conversation. Savez-vous que l'on me tient ce discours depuis deux ans ? Si je l'avais écouté, je prierais aujourd'hui au couvent des ursulines de Dinan. Peut-être ai-je tort. Cependant, accordez-moi le droit d'aller au bout de mon erreur.

— Cela vous conviendrait-il de partir après-demain, cède le commandant du *Saint-Gilles* dans un soupir exaspéré.

Des jeux de cartes apparaissent. Il est temps pour moi de me retirer. Comme le lieutenant Gesril manifeste le désir de s'attarder, Pierre de Pléhen s'offre avec empressement de me raccompagner. Je n'ai aucun motif de le lui refuser. Je me sens néanmoins mal à l'aise dès que nous prenons place dans le palanquin. À chaque foulée des *bouées*, il se rapproche un peu plus de moi.

— Madame, ma chère Anne si j'osais, comme je suis heureux de goûter seul votre douce compagnie, susurre-t-il à mon oreille.

— Monsieur, vous n'en êtes guère privé, me semble-t-il.

— Anne, pourquoi ce ton cassant entre nous ? Maintenant que vous voilà délivrée de votre odieux époux, vous n'avez aucune raison d'avoir peur, encore moins de moi.

Je n'apprécie guère le propos et retire précipitamment ma main dont il s'est emparé.

— Monsieur, je vous prie de respecter la mémoire du capitaine de la Pallière. Je porte encore son deuil.

— Cette robe bleu ciel qui vous va si bien au teint et souligne l'éclat de vos yeux ? ironise-t-il.

— Je n'avais guère prévu d'être veuve pendant notre traversée. Ces allusions à ma toilette ne vous paraissent-elles pas quelque peu déplacées ?

Pierre de Pléhen se raidit, mais n'en poursuit pas moins.

— Pardonnez-moi si je vous ai offensée ! Mon but n'était que de vous témoigner mon admiration. Vous avez soigné votre mari avec tant de dévouement. Quel homme ne rêverait d'être caressé par des mains aussi douces ? Anne, il est temps de songer à vous, de laisser s'exprimer vos sentiments, de regarder enfin celui qui saura vous combler.

Nous arrivons devant la pension des Houtmann. Pierre de Pléhen met à profit l'instant pour me frôler plus longtemps que nécessaire quand je descends du palanquin.

La silhouette menue d'Amrita se découpe fort à propos à la flamme de la torche qu'elle apporte.

— Ma jeune servante va me reconduire à ma chambre. Bonne nuit, Monsieur ! prends-je congé sèchement.

J'emboîte aussitôt le pas à la petite Indienne, fragile rempart contre l'insistance inquiétante de Pierre de Pléhen.

*

Dans la chambre, une angoisse diffuse m'envahit. Je me sens soudain vulnérable, terriblement démunie dans ce pays dont je ne détiens pas les clés.

Extrait de la publication

Je mouche la bougie, ferme les yeux. Amrita a pris soin de ne laisser aucun interstice dans la fine gaze qui couvre mon lit et de brûler des herbes pour éloigner les moustiques. En dépit de ces précautions, ma peau constellée de piqûres me rappelle mes cuisantes défaites des nuits précédentes. Et rien ne préserve mes oreilles de l'insupportable bourdonnement. L'un de ces maudits insectes a décidé de me tourmenter ce soir. J'enfouis ma tête sous l'oreiller, en vain. Le sommeil me fuit, le moustique me nargue, toujours cette angoisse. Ma frayeur dans les rues de Porto-Novo, la rencontre avec les Goupil, les insinuations de Pierre de Pléhen. Après-demain, je partirai pour Pondichéry.

Je me lève, ouvre ma malle. Je tourne à l'envers les pages des jours passés, le psautier de ma mère, le volume écorné d'*Orlando Furioso*, les coquillages offerts par le petit Jean-Baptiste, le pistolet que m'a donné son père, mon mari disparu, après l'agression de Louis, son aîné, au Montmarin*. « Je ne serai pas toujours là pour vous défendre », m'avait-il avertie. Quelle prémonition avait alors traversé son esprit tortueux ?

Pour tuer le temps à bord, le capitaine de la Pallière et le lieutenant Gesril m'ont appris à le charger et à le décharger, à tirer. J'ai réussi une fois à abattre une mouette. Quand j'ai vu l'oiseau ensanglanté s'écraser sur le pont à mes pieds, j'ai juré de ne plus jamais utiliser l'arme. Pourtant, j'éprouve à présent le besoin de la soupeser dans ma paume, de fermer mes doigts sur sa crosse au bois poli. Je rabats le canon, place la poudre, l'amorce, introduis une balle. Je me sens ridicule, toutefois la concentration requise par l'opération, dans la pénombre de la pièce, m'apaise. Je retourne me glisser entre les draps.

Beaucoup plus tard dans la nuit, une chanson paillarde beuglée à pleine voix me réveille en sursaut. Suit un boucan

* Voir *De tempête et d'espoir, Saint-Malo*.

effroyable dans les escaliers et une bordée de jurons enroués par l'alcool. Le lieutenant Gesril est de retour. Je peux dormir tranquille.

*

Si j'ai connu une nuit courte, Elsie Houtmann a vécu un réveil agité. Je la retrouve en compagnie d'un homme d'une maigreur extrême, coiffé d'un turban sale, les chevilles garnies d'anneaux qui s'entrechoquent à chacun de ses pas. Il porte un énorme panier et un instrument assez similaire à l'un de nos binious.

— J'ai convoqué l'enchanteur de serpents, m'explique la brave femme, encore tremblante. Le pays pullule de ces vilaines bêtes. Grâce à Dieu, elles sont pour la plupart inoffensives. Les couleuvres de maison envahissent le jardin, se faufilent souvent jusqu'aux cuisines, et même dans les lits dont elles apprécient la tiédeur. Mais j'ai cru voir ce matin dans le salon une horrible couleuvre minute ! J'ai eu si peur ! Elle était noire comme la mort qu'elle inflige de sa morsure, en autant de minutes qu'elle montre d'annelures.

Installé au beau milieu de la pièce, l'étrange personnage soulève son panier. Je réprime un mouvement de recul quand je découvre son contenu, un enchevêtrement grouillant de serpents de toutes sortes. Le mage souffle de toutes ses forces dans sa musette. Pour me protéger les tympans de ce qu'on ne peut nommer musique sans insulter nos Lully, Rameau, et autre Charpentier, j'appuie mes paumes sur mes oreilles.

Les serpents, qui pourtant n'en disposent pas, expriment à leur façon leur indignation. Ils se redressent les uns après les autres, ondulent de colère à ce tapage, leurs langues bifides pointées en avant. Alors qu'Elsie Houtmann et moi sommes captivées par la danse des reptiles, l'homme

s'interrompt brusquement et pousse un cri de triomphe. Il brandit une couleuvre à cinq anneaux jaunes, apparue comme par magie dans son poing. La Hollandaise affiche aussitôt une expression de soulagement.

— J'ignore comment il s'y prend, mais cela fonctionne à chaque fois, s'extasie-t-elle. Le bruit et la présence des autres serpents attirent toujours celui qui se cache dans la maison. C'est un jeu pour l'enchanteur de s'en saisir.

La couleuvre rejoint ses congénères et l'Indien recommence à jouer de son instrument. Nous devons subir encore un moment cette torture auditive, jusqu'à ce que les reptiles, étourdis, s'enroulent dans le panier et se rendorment. L'enchanteur replace le couvercle avec un large sourire édenté.

— Figurez-vous, ma chère amie, précise mon hôtesse, qu'il ne demande aucun salaire pour nous délivrer d'un tel embarras. Juste le serpent capturé et un repas.

Quand je vois l'homme engloutir sans faiblir une pleine marmite de riz au *cari*, je me fais la réflexion qu'il n'a pas si mal gagné sa journée. Il m'adresse un clin d'œil moqueur. Son pouvoir réside-t-il dans son adresse à capturer les serpents ou à se jouer d'une femme naïve par un habile tour de passe-passe ? Quelle leçon tirer de l'étonnant spectacle auquel j'ai assisté ? Seuls les serpents peuplent désormais Pondichéry, m'a-t-on affirmé. Là-bas, il me faudra sans doute me méfier de mes peurs autant que des illusions.

Extrait de la publication

Carnet de Jean de Montfort

Je fouille ma mémoire pour reconstituer le passé, le cours des événements qui m'ont conduit à devenir celui que je suis aujourd'hui. Les jours ont filé, vite, si vite, Anne, depuis l'instant où j'ai débarqué à Pondichéry !

Avril 1758, il y a une éternité ! À quelques encablures de notre but, il s'en fallut de peu que notre expédition s'achevât là, au fond de l'eau, sous le feu des vaisseaux britanniques. Pour la première fois j'entendis le tonnerre de la canonnade, sentis l'odeur de la poudre, je vis des camarades tomber sous la mitraille. Je me crus prêt.

Accueillis à Pondichéry en sauveurs, nous crûmes tous un peu vite, nous les survivants, en notre invincibilité. Quant à moi, habité par les récits de chevalerie qui bercèrent notre enfance, j'en étais sans doute plus qu'un autre convaincu. Enfin, j'allais servir mon roi, mon pays, pour la fierté de nos parents et la tienne, Anne !

Un autre homme bouillait autant que moi d'en découdre, notre commandant en chef, le comte de Lally-Tollendal, haute figure militaire, héros de Fontenoy, tant de fois décoré, couvert d'honneurs. Mon admiration, mon dévouement lui étaient tout acquis. Je me refusai à prêter attention aux rumeurs qui couraient sur son rude caractère. Si les duels n'avaient été interdits, à moult reprises j'aurais tiré l'épée pour défendre sa réputation.

Le jour même de notre arrivée, il fit fermer les portes de la ville et battre la générale. Dès la nuit suivante, nous marchâmes sur Gondelour, à quatre lieues au sud de Pondichéry. Ne s'attendant guère à cette prompte visite, les officiers anglais se reposaient dans leurs demeures de campagne. Ils n'eurent que le temps de se sauver avec leurs familles. Sur la route jonchée d'effets abandonnés dans leur départ précipité, une tache bleu pâle retint tout à coup mon attention. En y regardant de plus près, je distinguai une pantoufle, une pantoufle de dame en soie brodée. Une immense honte m'envahit. Je songeai à la propriétaire de ce délicat soulier, tellement terrorisée par notre arrivée qu'elle s'était enfuie pieds nus. Bel acte de bravoure, épouvanter une femme !

La ville tombée en nos mains, nous assiégeâmes sa citadelle, Fort Saint-David. À ce moment précis débuta la guerre qui devait nous perdre, non celle contre les Anglais, mais celle au sein de notre propre commandement. Nous rencontrâmes les pires déboires à transporter le parc de siège, n'obtînmes jamais les boulets du bon calibre pour nos canons. La haine farouche entre le général de Lally-Tollendal et le gouverneur de Pondichéry, M. de Leyrit, naquit ainsi, d'incompréhensions en stériles querelles, indignes de gentilshommes.

Quand le major anglais Pollier se résolut à traiter de sa reddition, il ignorait que, s'il avait résisté quelques jours de plus, il nous aurait vus nous retirer piteusement, faute de munitions.

Grisés par ce succès, de retour à Pondichéry, nous chantâmes avec une ardeur partagée par les habitants un Te Deum *solennel, ces incidents oubliés. Pas plus que les autres, je n'y devinais les signes précurseurs de ce qui nous entraînerait à l'irréparable.*

Après Gondelour, nous prîmes encore le Fort de Divicot, notre seconde et donc dernière victoire. Puis nous sombrâmes dans une triste spirale dont je ne vous ai touché mot, ni à

Extrait de la publication

nos parents ni à toi, afin de ne point vous causer d'inquiétude. Les circonstances dans lesquelles nous échouâmes devant Tanjaour résonnèrent tel un sinistre présage.

Pour une raison qui dépasse l'entendement, le comte de Lally-Tollendal ordonna d'emmagasiner nos réserves de poudre et de munitions dans la pagode de Chalambrom, éloignée d'une douzaine de lieues de la ville. Accident ou acte de malveillance, un incendie s'y déclara, suivi d'une explosion monstrueuse. Celle-ci aurait dû réduire en poussière l'édifice. Mais il se produisit un incroyable phénomène, qui frappa l'esprit des Indiens comme celui de nos soldats. Les uns y virent un avertissement de leurs dieux, les autres un sortilège.

La voûte du temple s'ouvrit dans toute sa longueur, s'écarta comme les battants d'une porte roulant sur une invisible charnière. Puis, la masse d'air et de feu libérée, elle se referma. La pagode se retrouva semblable à elle-même, avec pour toute trace de l'explosion des traînées noirâtres sur ses murs et quelques filets de fumée.

Dans un accès de fureur qui lui fit frôler l'apoplexie, notre général, faute de coupables identifiés, châtia durement les soldats préposés à la garde des munitions. La peur, la défiance de notre commandement commencèrent alors à gangrener les troupes, bataillons français et corps de cipayes. Cela, le comte de Lally se refusa à le considérer. Quant à moi, je doutai désormais de la valeur de cet homme que j'avais placé si haut dans mon estime.

Te rappelles-tu, ma chère Anne, ce gros taureau à la ferme des Le Tersec ? Même si sa masse musculeuse nous impressionnait, nous nous amusions à l'exciter, abrités derrière une solide barrière. Furieux, il nous chargeait, s'assommait contre le montant de bois et, à peine remis de son étourdissement, fonçait de nouveau sur nous. Notre général agissait ainsi. Frustré de ce revers devant Tanjaour et sans en tirer les enseignements, il décida de marcher sur Madras, avec des troupes

Extrait de la publication

Carnet de Jean de Montfort 275
Chapitre XII 277
Carnet de Jean de Montfort 297
Chapitre XIII 299
Carnet de Jean de Montfort 319
Chapitre XIV 323
Carnet de Jean de Montfort 343
Chapitre XV 345
Carnet de Jean de Montfort 359
Chapitre XVI 363
Carnet de Jean de Montfort 385
Chapitre XVII 387

Épilogue 397

Note de l'auteur 403
Quelques lectures 405
Lexique 405
Remerciements 412

Composition et mise en page

NORD COMPO
multimédia

N° d'édition : L.01ELIN000312.N001
Dépôt légal : septembre 2013

Extrait de la publication